

Les Lettres Françaises et l'Occitan

Sommaire

11 novembre 1944 : anecdote

14 décembre 1945 : Montségur par Jean Cassou

6 septembre 1946 : provinces françaises

2 mai 1947 : Pour un nouveau félibrige René Violaines

16 mai 1947 : Réponse de Robert Lafont

27 mai 1948 : La Renaissance de la littérature occitane René Violaines

26 août 1948 : Rencontre avec Robert Lafont

25 novembre 1948 : brèves

9 février 1950 : brèves La Ganipote

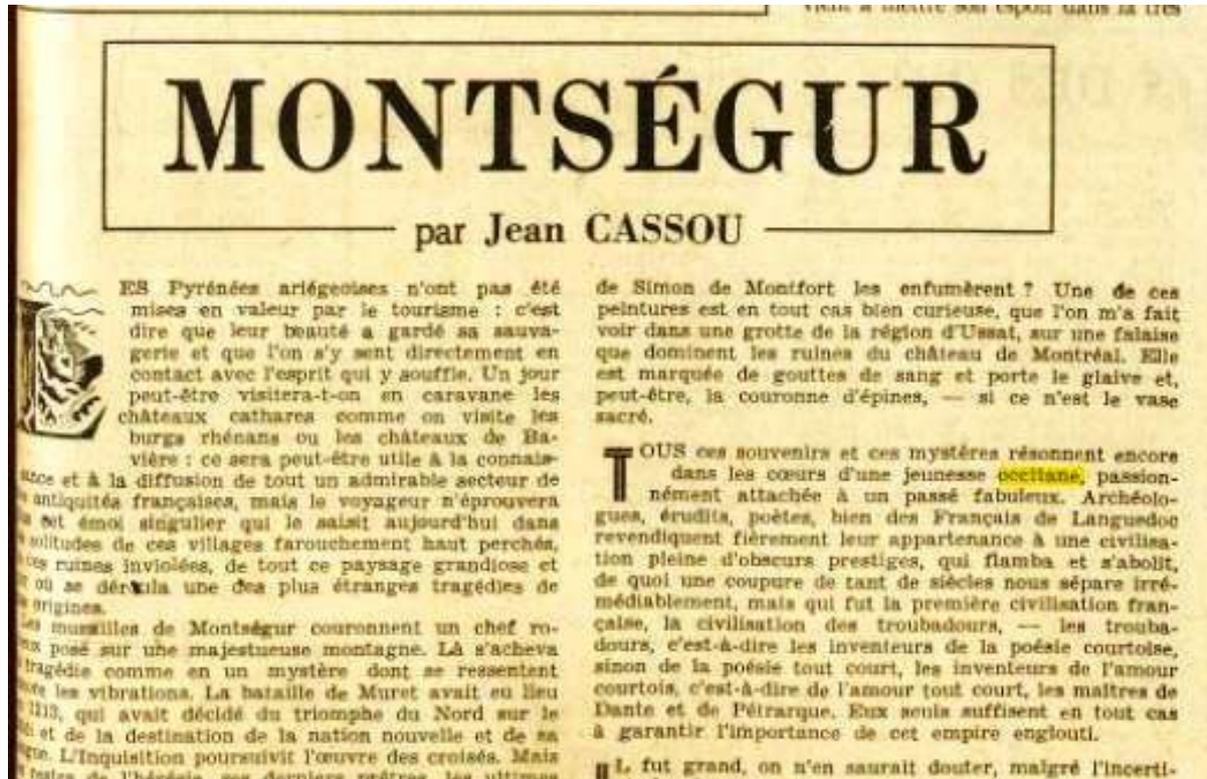
20 avril 1950 : brèves

5 juin 1950 : Aragon-Castan

11 novembre 1944

Un Belge découvre la sagesse de vivre au soleil occitan

14 décembre 1945 : Montségur par Jean Cassou



LES Pyrénées ariégeoises n'ont pas été mises en valeur par le tourisme : c'est dire que leur beauté a gardé sa sauvagerie et que l'on s'y sent directement en contact avec l'esprit qui y souffle. Un jour peut-être visitera-t-on en caravane les châteaux cathares comme on visite les burgs rhénans ou les châteaux de Bavière : ce sera peut-être utile à la connaissance et à la diffusion de tout un admirable secteur de ces antiquités françaises, mais le voyageur n'éprouvera plus cet émoi singulier qui le saisit aujourd'hui dans les solitudes de ces villages farouchement haut perchés, de ces ruines inviolées, de tout ce paysage grandiose et par où se déroula une des plus étranges tragédies de ses origines.

Les murailles de Montségur couronnent un chef rocheux posé sur une majestueuse montagne. Là s'acheva la tragédie comme en un mystère dont se ressentent encore les vibrations. La bataille de Muret avait eu lieu en 1213, qui avait décidé du triomphe du Nord sur le Midi et de la destination de la nation nouvelle et de sa langue. L'Inquisition poursuivait l'œuvre des croisés. Mais les restes de l'hérésie, ses derniers prêtres, les ultimes barons de sa défense s'étaient réunis dans l'inaccessible

forteresse, autour d'Esclarmonde. Le siège dura près d'un an. Une trahison, sans doute, vint à bout des assiégés, et l'escalade d'un versant où l'ennemi n'était point attendu.

Puis ce fut l'holocauste de deux cents martyrs, brûlés vifs, au lieu qui s'appelle toujours le Camp dei Cremats. A toutes les énigmes que pose ce dernier combat, à tout ce qui sollicite l'imagination dans l'agonie de ces chevaliers, derniers tenants d'une civilisation que l'on pressent splendide, et de ce siège de Parfaits, héritiers de croyances issues des profondeurs orientales, s'ajoutent mille songes et mille hypothèses. Un curieux esprit ne s'est pas fait faute de se multiplier ; cet Otto Rahn, qui parcourut les grottes de ces contrées sacrées, conversa avec leurs bergers et mourut sous la hache d'Hitler. En romantique allemand qu'il était, il ne manqua point de rattacher tous les fils de l'histoire et de la légende à d'autres écheveaux non moins embrouillés, les entre-croisa, suscita les suggestions les plus fascinantes. Et Montségur s'identifierait avec Montsalvat, le château de Parsifal et des chevaliers du Graal. Le Graal, ne le reconnaîtrait-on point dans les peintures de ces grottes où les derniers survivants du catharisme cherchèrent refuge et où les gens de Simon de Montfort les enfumèrent ? Une de ces peintures est en tout cas bien curieuse, que l'on m'a fait voir dans une grotte de la région d'Ussat, sur une falaise que dominant les ruines du château de Montréal. Elle est marquée de gouttes de sang et porte le glaive et, peut-être, la couronne d'épines, — si ce n'est le vase sacré.

TOUS ces souvenirs et ces mystères résonnent encore dans les cœurs d'une jeunesse occitane, passionnément attachée à un passé fabuleux. Archéologues, érudits, poètes, bien des Français de Languedoc revendiquent fièrement leur appartenance à une civilisation pleine d'obscurs prestiges, qui flamba et s'abolit, de quoi une coupure de tant de siècles nous sépare irrémédiablement, mais qui fut la première civilisation française, la civilisation des troubadours, — les troubadours, c'est-à-dire les inventeurs de la poésie courtoise, sinon de la poésie tout court, les inventeurs de l'amour courtois, c'est-à-dire de l'amour tout court, les maîtres de Dante et de Pétrarque. Eux seuls suffisent en tout cas à garantir l'importance de cet empire englouti.

Il fut grand, on n'en saurait douter, malgré l'incertitude où nous tâtonnons quant à telles de ses formes et de ses règles. Et il renferme le secret de maintes de nos origines ; il est à notre source et à notre principe. Nous pouvons errer à travers les ruines de son labyrinthe ; parmi des rumeurs confuses, une chanson, au moins, s'y fait entendre clairement, même en dépit de l'esthétique hermétique qui la défend, ces lois du *trobar clus*, par quoi s'affirme déjà la nécessité du secret inséparable de tout art poétique. Pour hautaine, rituelle, strictement codifiée que soit cette chanson, elle touche le cœur et prononce des paroles humaines : elle est la première, et elle est éternelle.

Les grottes et les escarpements où se réfugièrent les persécutés d'autrefois ont servi aujourd'hui aux réfractaires et aux maquisards. C'est pour l'unité et l'indépendance françaises que se réveille désormais la vieille fierté d'oc, si chaude et si chatouilleuse. Mais c'est bien la même fierté et qui demeure jalousement fidèle à un très obscur et très lointain souvenir. C'est de ces sentiments profonds, c'est de ces recherches, de ces quêtes et de ces revendications locales qu'est faite la richesse du tempérament national et qu'est faite la structure indissoluble de notre pays. Ces sentiments, il faut les cultiver avec soin et franchise : c'est à eux que fait appel la grande fête de la Fédération que nous voulons célébrer en permanence.

6 septembre 1946 provinces françaises

On peut lire avec intérêt *Ceux du Languedoc* de Jean Lebrau (Horizons de France). Toulouse, Albi, Castres, Nîmes, Montpellier toute la vieille occitanie tient dans ces pages qu'illustrent de nombreux dessins de Paul Sibra. C'est un splendide hommage au Languedoc une des provinces littéraires les plus riches de la terre française. A.F.

2 mai 1947

Pour un nouveau félibrige

LE 20 avril dernier, au Conseil national de l'U.N.I., au cours de son exposé sur la diffusion de la culture, notre ami Aragon nous a laissé entendre qu'un tel gouvernement existe déjà. Souhaitons que celui-ci prenne rapidement une large extension dans le cadre de la « Société des Ecrivains de province », qui s'est justement fixé pour tâche de fédérer, non seulement toutes les académies et associations littéraires provinciales, mais aussi tous les groupements félibréens, vraiment dignes d'intérêt, existant dans le pays.

Le nouveau Félibrige sera en effet, dans nos campagnes, un des plus précieux éléments de cette culture populaire qui, loin d'être unique et à sens unique, doit rayonner de Paris vers la province et, aussi, remonter du moindre bourg vers la capitale. Comme l'eau des sources, après avoir arrosé, en tombant du ciel sous forme de pluie, la terre de France, revient à ses sources, à travers le sol. Car on conçoit tout ce qu'un tel Félibrige populaire, et non plus de classe, comme l'ancien qui fut longtemps un moyen de domination entre les mains des hobereaux terriens, est susceptible d'apporter, par exemple par le canal des instituteurs, au trésor de notre culture. N'est-il pas en effet mieux qualifié que tout autre mouvement, pour puiser les meilleurs sucs, au cœur même de nos terroirs ?

Or, l'ancien Félibrige a fait faillite, C'est ce que démontre irréfutablement M. Henri Bayle, dans la revue « Marsyas ». Poursuivant la suite de ses « Lettres sur le Félibrige », parues en 1938 dans cette publication et qui,

tant le fait de trouver un félibre imbu d'idées neuves est rare, devaient provoquer un scandale dans les milieux félibréens, leur auteur démontre comment le « mistralisme » contenait déjà, sans l'avouer, les germes d'un nationalisme provençal et devait, aux mains de ses disciples, devenir une doctrine politique et littéraire vaine. Car, à part quelques poètes, que nous a-t-elle donné en cent ans d'existence, si ce n'est les jours affreux de la collaboration avec un l'ennemi qu'elle qualifia longtemps d'héritaire et aux pieds duquel elle se prosterna lorsqu'il fut vainqueur ? « Quelle sensibilité nouvelle a-t-elle créée ? Quelle pensée, je ne dis pas féconde, mais simplement originale a-t-elle apportée, en dehors de sa contribution aux thèses régionalistes et nationalistes ? En dehors des théories traditionalistes qui ont fait sa fortune, mais dont on ne peut dire qu'elles sont vraiment neuves et sorties d'elle ? Car les lettres d'Oc attendent encore leur romancier. De même qu'elles n'ont fourni ni un philosophe, ni un moraliste, ni un historien, ni un critique dans le temps où, dans une langue qui n'était pas la sienne, notre peuple produisait « Les Essais ». « Les Provinciales », « L'Esprit des lois » et, plus près de nous, suscitait par exemple un Valéry. De sorte que, suivant M. Bayle, les rancœurs du Félibrige initial ne seraient que l'aveu d'impuissance d'une élite ; fausse bien souvent, sa doctrine étant elle-même moins l'effort généreux et constructif d'une société qui, s'étant trouvée, cherche son mode d'expression le plus parfait, qu'un foyer de narcissisme provincial, où des commentateurs pieux passent leur temps à commenter les commentaires de leurs prédécesseurs.

« Hérésie donc que ce Félibrige, comme celle de cet « Empire du Soleil » qui aurait pu être un premier pas vers les Etats-Unis d'Europe, mais qui reposait sur l'erreur psychologique d'une instinctive amitié des peuples par une communauté d'origine ou de langue.

« ...Ce n'est pas en constituant des familles plus ou moins-artificielles de peuples et en leur assignant à chacune une aire géographique et un rôle déterminé, qu'on arrivera à l'union souhaitée. Mais en conviant tout le monde à la même table ronde, où les questions de préséances ne se posent pas. Attendu que ce sont surtout les problèmes économiques, plus que les questions sentimentales ou les passions aveugles qui déterminent, de plus en plus, la politique des nations. »

Pertinentes constatations dont devront s'inspirer les tenants du nouveau Félibrige, en vue de promouvoir, en dehors cette fois de toute politique, un mouvement vraiment progressif et non plus stagnant, inscrit, comme notre propre Régionalisme, dans le cadre de la Renaissance française. Et qui, cessant ainsi de tenter de fossiliser les masses paysannes, à des fins conservatrices ou rétrogrades, leur donna, au contraire, le désir et la possibilité d'utiliser les meilleures traditions de notre race, pour assurer leur marche vers l'avenir et le progrès.

Car, à notre avis, la tâche essentielle du Félibrige doit être de recenser les raisons que nous avons d'être fiers d'être Français et, les ayant recensées, de les vulgariser sur le plan national. Tout comme le régionalisme, plus large lui, a désormais pour strict devoir de placer au grand jour, sur le plan universel, les richesses pittoresques de nos provinces, leurs caractéristiques fondamentales et leurs vertus. La collaboration de l'un et de l'autre étant d'ailleurs logique, et indispensable
René VIOLAINES.

16 mai 1947



A la suite de son article : « Pour un nouveau félibrige », paru récemment ici même, notre ami René Violaines, secrétaire perpétuel de l'Académie de province et délégué général de la Société des Ecrivains de province à Paris, a reçu de M. Robert Lafont, secrétaire du Centre des Relations extérieures de l'Institut d'Etudes occitanes et directeur de l'*Ase nigre*, sa revue, la lettre, suivante que nous, nous faisons un plaisir de reproduire :

Sète, le 4 mai 1947.

Monsieur,

Je viens de lire votre article :

« Pour un nouveau félibrige », dans Les Lettres françaises de cette semaine. Parce que je suis de ceux qui défendent la culture d'oc, et parce que l'opinion que vous en avez est strictement la mienne, je me permets de vous écrire et de vous remercier...

Aragon a raison. Il existe un nouveau félibrige, qui n'est pas le félibrige. Notre mouvement est né du dégoût de quelques écrivains d'oc devant la niaiserie des milieux félibrans, puis devant leur bassesse politique sous l'occupation. En 1943, Les Cahiers du Sud ont publié Le Génie d'oc, où René Nelli, Joë Bousquet, Jean Ballard montraient ce qu'il y a, dans l'occitanisme traditionnel de véritable humanisme, donc de ressources à l'émancipation humaine. Les Cahiers du Sud taxés, pour l'occasion, de sémitisme dans l'Action française...

Nous avons fondé à la Libération l' « Institut d'Etudes occitanes » dont le président est Jean Cassou et dont le comité d'honneur comprend, à côté d'universitaires éminents, des gens comme MM. Auriol, Joë Bousquet, Tristan Tzara...

L' « Institut occitan » a déjà publié quelques ouvrages et assure des émissions culturelles et populaires à Radio-Toulouse, Radio-Montpellier, Radio-Marseille. Le tout avec succès. Il y a bien du chemin à faire encore. Nous travaillons dans deux directions : modernisation des lettres occitanes dans le sens du national et de l'universel ; recherche d'une culture populaire par le moyen de la langue d'oc, langue du peuple de chez nous.

Vous parlez d'instituteurs. Je vous signale qu'il existe en Languedoc un groupe d'instituteurs l' « Amicale Antonin Perbosc », qui porte à son programme : la langue d'oc, la littérature d'oc, la culture populaire et la laïcité.

Vous excuserez le ton de louange personnelle de cette lettre. Nous avons, certes, encore bien des perfectionnements à nous imposer, mais j'ai dû vous écrire brièvement ce que nous avons déjà fait.

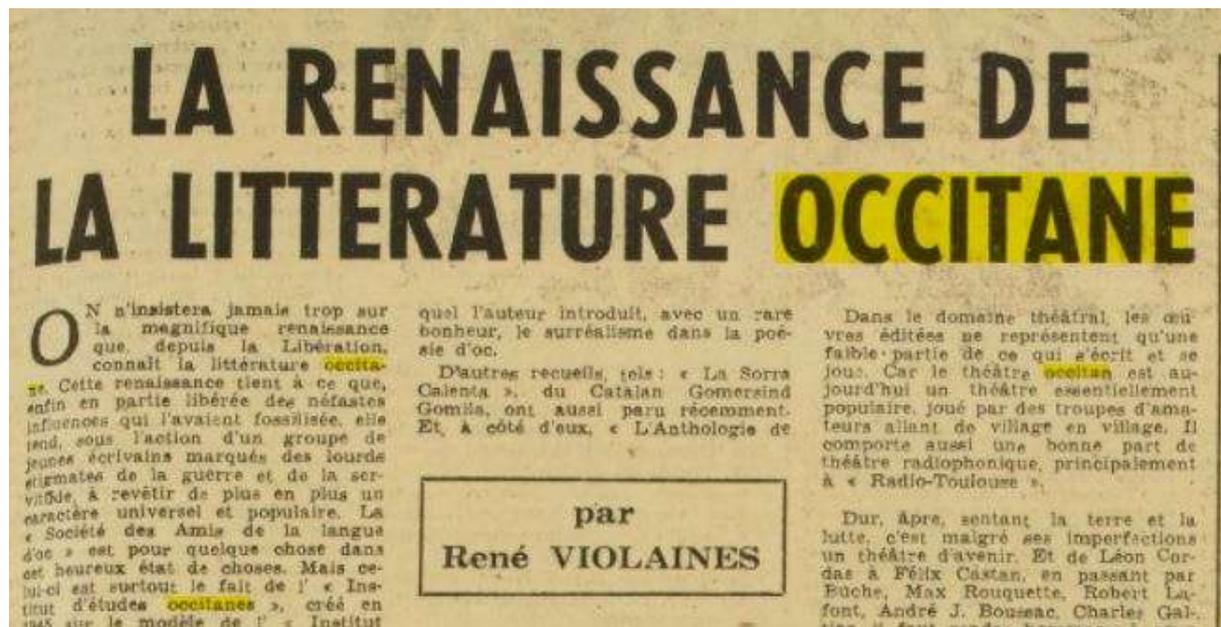
Dans l'espoir que notre action vous sera sympathique, je me dis vôtre.

Robert LAFONT.

Le programme de l' « Institut d'Etudes occitanes » nous est plus que sympathique. Celui-ci a compris que le félibrige, pour vivre, devait non seulement suivre l'évolution des idées contemporaines, mais encore se recréer entièrement sur des bases nouvelles, en fonction des idées et du progrès. Nous ne pouvons que l'en féliciter 1

R. V.

27 mai 1948



LA RENAISSANCE DE LA LITTERATURE OCCITANE PAR RENÉ VIOLAINES

ON n'insistera jamais trop sur la magnifique renaissance que, depuis la Libération, connaît la littérature occitane. Cette renaissance tient à ce que, enfin en partie libérée des néfastes influences qui l'avaient fossilisée, elle tend, sous l'action d'un groupe de jeunes écrivains marqués des lourds stigmates de la guerre et de la servitude, à revêtir de plus en plus un caractère universel et populaire. La « Société des Amis de la langue d'oc » est pour quelque chose dans cet heureux état de choses. Mais celui-ci est surtout le fait de l'« Institut d'études occitanes », créé en 1945 sur le modèle de l'« Institut d'études catallanos » ruiné par Franco, et dont l'œuvre culturelle et sociale n'a cessé de se poursuivre hors d'Espagne, parmi les émigrés, en étroite, collaboration avec les éléments progressistes d'Occitanie.

Placé sous les auspices de l'Université et du « Centre des intellectuels », l'« Institut d'études occitanes » a son siège social à Toulouse, et ses centres régionaux à Toulouse, Montpellier et Marseille. Depuis peu, il en possède également un à Casablanca pour l'Afrique du Nord, et un autre à Paris, dont le président est l'excellent félibre Henri Lesaffre, et le secrétaire général Henri Espiaux.

A côté des vaillantes revues félibréennes que sont « Oc », « Fe », « Terra d'Oc », « Marsyas », « la Restanca », « Lou Gai Saber », « la Revista de Catalunya », « Quasern de las letras occitanes », « Réclams de Biarn e Gascounha », il publie la revue « Occitania » (ex- « Ase nègre »). Il édite également d'intéressants « Cahiers d'art dramatique » dans lesquels a

paru .«Lo Discipol nichalhent » d'André J. Boussac, des < Cahiers d'ethnographie folklorique » et des « Cahiers d'études critiques et de philologie ».

On lui doit, d'autre part, la collection « Messatges », plus spécialement réservée aux poètes..

Plusieurs œuvres significatives illustrant l'esprit qui anime ces derniers, ont déjà paru dans cette collection, telles : « Entre l'esper et l'abséncia », de René Nelli, où se trouve son admirable « Chanson de la solitude » ; « Somnies de la nuoch », de Max Rouquette où l'auteur définit ainsi don esthétique :

« Seigneur, ce que je cherche, en dehors
De tes fleurs et de tes oiseaux
C'est le désert, c'est la mer grande
Soulevée encore par la marée ;
C'est, le monde vu de tes aubes
Lorsque de tes doigts il tomba
Lisse comme une fille nue,

« Paraulas au vieilh silenci », par Robert Lafont ; « Aquarela », par Raymond Cordas ; « Bestiari », par Charles Camproux, recueil par lequel l'auteur introduit, avec un rare bonheur, le surréalisme dans la poésie d'oc.

D'autres recueils, tels « La Sorra Calenta », du Catalan Gomersind Gomila, ont aussi paru récemment. Et, à côté d'eux, « L'Anthologie de la jeune poésie occitane », de Robert Lafont et Bernard Lesfargues, et, surtout, celle intitulée : « La Jeune poésie d'oc », de René Nelli, qui constitue un fascicule spécial de « Pyrénées » (Cahiers de la Pensée française). Deux ouvrages que s'apprête à compléter, dans un effort de synthèse dont on ne saurait trop le louer, Charles Camproux, avec son « Anthologie de la poésie occitane du XIe siècle à nos jours », laquelle constituera une « somme », si l'on s'en rapporte à l' « Essai de Bibliographie occitane » publié en 1946 par le majorai Pierre-Louis Berthaud, rescapé de Dachau, qui compte d'ailleurs bientôt lui donner une suite.

Les prosateurs occitans sont en général moins nombreux. Mais ceux que l'on connaît sont excellents. Citerons-nous Lasserre et son livre de mémoires : « Escaseo, moun peirin » ? Et, parmi les romanciers : Enric Mouly (« Bistanflaro ») et Sardou « La Coupe de Giptis ». Sans oublier « La Gretz del déportât », de Joseph Salvat, Impitoyable témoignage sur la vie des bagnes nazis.

Les essayistes sont particulièrement brillants et l' « Institut d'études occitanes » s'est attaché à vulgariser leurs travaux. Ainsi pour « Le Catharisme », de Déodat Roché, important ouvrage étayé de documents et commentaires, qui nous fait assister à l'éclosion de la doctrine cathare et à son développement dans le Midi de la France.

Ainsi pour «Le Folklore de Montségur» de R. Tricoire, préfacé par André Varagnac, président de la Société française de folklore, ainsi enfin pour « La Cronica lègendaria des trobadors », de Max Rouquette et des « Pages choisies des écrivains languedociens du dix-septième siècle », de Marcel Carrières, qui devait obtenir le Prix Georges Clemenceau en 1947.

Parmi les ouvrages à caractère scientifique, en général dus aux Catalans, mieux outillés, il faut citer « La Grammaire occitane », de Joseph Salvat, «L'Histoire de la poésie occitane» d'Alfred Jeanroy, de l'Institut, et divers ouvrages sur le folklore, la littérature et la musique.

Dans le domaine théâtral, les œuvres éditées ne représentent qu'une faible partie de ce qui s'écrit et se joue. Car le théâtre occitan est aujourd'hui un théâtre essentiellement populaire, joué par des troupes d'amateurs allant de village en village. Il comporte aussi une bonne part de théâtre radiophonique, principalement à «Radio-Toulouse ».

Dur, âpre, sentant la terre et la lutte, c'est malgré ses imperfections un théâtre d'avenir. Et de Léon Cordas à Félix Castan, en passant par Bûche, Max Rouquette, Robert Lafont, André J. Boussac, Charles Galtier, il faut rendre hommage à ceux qui le servent.

Pour terminer, signalons l'utile influence de l'«Institut d'études occitanes» sur la culture et l'enseignement. L'action de l'«Amicale Antonin Perbosc », noyau actif et convaincu d'instituteurs, est particulièrement appréciée dans ce domaine. A tel point que lycées et universités suivent le mouvement. Une semblable association, dénommée « Lou Prouvençau à l'escolo», présidée par Charles Mauron et groupant les membres de l'enseignement public de cinq départements, existe aussi en Provence. Grâce à elle, il n'est pas, à l'heure actuelle, une école publique provençale qui ne reçoive son bulletin composé, imprimé et édité par deux instituteurs de Saint-Rémy-de-Provence. '

26 août 1948

Robert Lafont nous parle de la Renaissance occitane



Un article de M. René Violaines a révélé à nos lecteurs, dans la page du C.N.E. l'actuelle renaissance de la littérature occitane. C'est en nous montrant désormais attentifs à ses réalisations nouvelles que nous pensons faire saisir peu à peu l'importance de ce mouvement. Le groupe de jeunes écrivains qu'il exprime est né dans le maquis de la zone sud et s'est définitivement organisé, dès la Libération, par la fondation, à Toulouse, sous l'égide de l'Union Nationale des Intellectuels, de l'Institut d'Etudes Occitanes. Il n'a cessé, depuis cette date, de s'enrichir d'éléments nouveaux, qui ne désarment point devant les nécessités de l'après-guerre.

De passage à Paris, c'est au nom de tous ses amis que me répond M. Robert Lafont, au cours d'un entretien dont je rapporte ici les formules essentielles.

« Nous sommes les porte-parole d'un peuple et d'une tradition. Les félibres ont utilisé la langue d'oc et Mistral est le père de notre littérature occitane. Mais les félibres, inspirés par le romantisme et le Parnasse, ont été assez étrangers à l'âme d'oc, qu'ils n'ont pas exprimée dans sa plénitude. Il faut être occitan pour la saisir dans Mistral, qui se caractérise surtout par le goût de la forme et celui du paysage. Car son œuvre passe sous silence ce qui était profond.

Le poète a cessé de penser à lui pour écouter son peuple. Castan (l'un des plus jeunes parmi les poètes occitans) parle d' « humilité ». A vrai dire, la poésie d'oc n'est pas un mouvement d'humilité, c'est une poésie volontairement humble, elle veut « donner un sens plus pur aux mots de

la tribu ». Le poète d'oc est au milieu de son peuple et c'est lui la voix du peuple. Le plus significatif à cet égard c'est Max Rouquette, un homme qui, du point de vue poétique, est très près du folklore. Les paysages de l'Hérault me font penser à Rouquette (surtout à L'Aragne, un de ses poèmes), Ce pèlerinage aux sources » (il faudrait maintenant une autre formule...) a retrouvé un classicisme que l'on aperçoit dans la poésie d'oc (par exemple dans les poèmes de la Résistance de Camproux, que vous aimez si justement). Elle répugne à ce qui situe, à la chronique. C'est un classicisme populaire où s'exprime l'éternité du peuple. Le poète d'oc a le sens du mythe. Dans La Cabane (il s'agit d'une pièce de M. Lafont à paraître dans Europe) l'action s'inspire de la Résistance des maquis). Il est impossible particulariser l'humanité que j'ai voulu traduire ; la pièce pourrait se passer à l'époque des camisards. Nous pensons représenter en France un renouveau en ce que nous demandons au peuple sa poésie.

25 novembre 1948 le secrétaire de l'I.E.O. Enric Espieux prépare une Histoire de la littérature occitane qui sera la première complète

13 avril 1950 La Ganipote

La Ganipote a la joie de saluer enfin un prix littéraire qui signifie quelque chose. Le 2 avril, alors que les pavés de Montpellier pouvaient encore le C.R.S. et les lacrymogènes, l'institut d'Etudes occitanes tenait à la Faculté des lettres de cette ville son assemblée, générale et décernait pour la première fois son Grand Prix des Lettres occitanes. L'œuvre désignée, Joan Larcinhac, est un roman consacré à ce qui venait de remporter une nouvelle victoire à Montpellier lors du procès Robert Teff, je veux dire à la Résistance languedocienne. Le lauréat, M. Robert Lafont, était déjà connu comme l'un des principaux animateurs de l'actuelle Renaissance occitane. On n'a pas oublié la version française de La Cabane, parce dans Europe il y a un an, dont le thème était également emprunté à la Résistance. Poète des Paroles au vieux silence, M. Robert Lafont a dirigé L'Asè Nègre et recueilli une remarquable anthologie de La Jeune Poésie occitane où apparaissait déjà nettement une tendance nouvelle sur laquelle nous reviendrons en étudiant Joan Larcinhac.

Léon-Paul Fargue : ETC... Milieu du Monde.)

Le Grand Prix des Lettres occitanes sera décerné tous les cinq ans. Le jury comprend actuellement MM. Joseph Sébastien Pons, Louis Alibert et Pierre Azéma.

9 février 1950

La revue des lettres occitanes Oc, publie un numéro de janvier particulièrement substantiel, avec un large débat sur le très complexe problème, pour les occitans, de la langue littéraire commune. Mais le

rédacteur en chef, M. Castan, y donne également un manifeste qui ne manquera pas de soulever des discussions. Il y présente comme une revendication de classe la revendication de la langue d'oc à l'égard de l'« impérialisme » du français, position rétrograde qui témoigne d'une grande confusion d'esprit, chez ce jeune écrivain progressiste.

La Ganipote

20 avril 1950

Peut-être quelqu'un de nos lecteurs ne lisant pas la langue d'oc a-t-il pensé la semaine dernière que notre information sur le Grand Prix des Lettres occitanes ne le concernait pas. Une contre-attaque venue de Bruxelles lui ouvrira les yeux. Le Journal des Poètes n'hésite pas, en effet, à consacrer deux pages spéciales aux conceptions maurrassiennes de la poésie provençale félibréenne. L'Institut d'Etudes occitanes, les noms qui comptent dans la jeune littérature, et la revue Oc qui les groupe, y sont, bien entendu, systématiquement omis.

Oc vient précisément de publier son numéro de printemps, avec un éditorial de M. Ismaël Girard qui affirme, une fois de plus, l'orientation de sa revue dans le sens de l'évolution actuelle des peuples. M. Peyronnet se référant à France-U.R.S.S. répond à un article, de M. Castan sur le problème des langues en Union Soviétique, et M. Marc Rouquette consacre à Maguelonne l'un de ses plus beaux poèmes, dont l'inspiration néanmoins demeure en deçà de ce que ce poète nous fait souvent pressentir.

15 juin 1950 Aragon-Castan



Notre collaborateur Aragon a reçu, en réponse à son article : Hugo, Michelet, Baudelaire et les faiseurs d'almanachs ou l'Almagame, paru ici-

même, une intéressante lettre de l'écrivain occitane Félix Castan, de Montauban :

« ... Permettez-moi, écrit-il entre autres, de vous faire savoir le sentiment de profond contentement que m'a laissé votre dernier article des *Lettres* sur l' « amalgame »...

« ...Nous, écrivains d'Oc, regardions jusqu'ici avec une sorte d'étonnement triste, cette exubérance folie des lettres françaises, qui était brillante, mais qui n'était pas bonne. Nous savons maintenant qu'une alliance sera désormais possible entre les écrivains de langue française et ceux qui, dans notre Midi, sont restés fidèles à la langue qui était chargée pour eux d'un goût de communauté humaine. Ce « goût infini » que jamais ils n'ont laissé s'évaporer.

« Les positions de la littérature progressiste étaient justes, mais n'étaient pas devenues pleinement positives : aujourd'hui s'ouvre une période de définitions positives. Votre article annonce un effort pour dire en langage national, en langue française, cette corde sensible qui vibre dans la prose des romanciers soviétiques.

«Le prolétariat, aujourd'hui, ne peut mener son combat sans, simultanément, s'emparer des domaines de la culture. Il devient tangible, avant même qu'il soit au pouvoir, que le prolétariat national assure la relève de la civilisation. Les artistes sont les instruments perfectionnés de cette fonction civilisatrice.

«La fin de l'art, en dernière analyse, est la joie.

Le « goût infini » de la paix prend aujourd'hui une vigueur nouvelle.

«Nous ignorons, selon l'exemple de Mistral, la différence entre faiseurs d'almanachs et écrivains originaux.

«Jusqu'ici, nous ne sentions pas que la littérature française pût nous être fraternelle.

«La «Bataille du Livre» donnera un autre sens à nos rapports avec la littérature française... »

F. CASTAN.

Félix Castan est le rédacteur en chef de la revue Oc. Sa lettre, venant à l'heure où Georges Duhamel s'élève contre l'enseignement des langues sœurs du français, montre l'unité des problèmes de culture dans toute la France. Elle est une raison de plus pour qu'on lise et fasse lire *La Lumière et la Paix*, discours d'Aragon au Congrès de l'U.N.I., qui donne la perspective de la « Bataille du Livre » et des possibilités d'une vie intellectuelle des masses dans notre pays. Sur ce chemin, ce n'est pas un hasard si l'auteur de *La Lumière et la Paix* a été d'abord amené à répondre, avec la vivacité que l'on sait, à M. Georges Duhamel.